

LES FILMS DU NOUVEAU MONDE PRÉSENTE

APRÈS
LE BLEU DU CAFTAN



CARMEN MAURA

Rue Málaga

UN FILM DE
MARYAM TOUZANI

2025
MAROC, FRANCE, ESPAGNE,
ALLEMAGNE, BELGIQUE
COULEUR
FORMATS : 1.85 / 5.1
DURÉE : 1h54



SORTIE LE 25 FÉVRIER 2026

DISTRIBUTION

AD VITAM
71, rue de la Fontaine au Roi
75011 Paris
01 55 28 97 00
films@advitamdistribution.com

RELATIONS PRESSE

Monica Donati
55, rue Traversière
75012 Paris
06 23 85 06 18
monica.donati@mk2.com

Matériel presse téléchargeable
sur advitamdistribution.com

AD VITAM



Synopsis

Maria Angeles, une Espagnole de 79 ans, vit seule à Tanger, dans le nord du Maroc, où elle profite de sa ville et de son quotidien. Sa vie bascule lorsque sa fille Clara arrive de Madrid pour vendre l'appartement dans lequel elle a toujours vécu. Déterminée à rester dans cette ville qui l'a vue grandir, elle met tout en œuvre pour garder sa maison et récupérer les objets d'une vie. Contre toute attente, elle redécouvre en chemin l'amour et le désir.

Entretien avec Maryam Touzani

Commençons... par la fin, si vous le voulez bien ! Rue Malaga, votre troisième long-métrage de fiction, s'achève sur une dédicace très touchante à votre grand-mère. Est-ce à dire que c'est votre film le plus personnel ?

Oui, définitivement. *Rue Malaga* est né de la douleur et du manque, ma mère étant décédée en février 2023 de manière totalement inattendue, juste avant la sortie de mon dernier film. Notre lien viscéral s'est vu alors tranché du jour au lendemain. Sans m'en rendre compte, j'ai continué à dialoguer avec elle dans ma tête, en espagnol, car c'était la langue qui nous liait au quotidien. D'où le fait que le film soit en espagnol. J'avais besoin d'entendre cette langue, et le personnage de Maria Angeles, très inspiré de ma grand-mère andalouse, Juana, s'est imposé à moi de manière naturelle et irréfléchie, me permettant de replonger dans mes souvenirs et apprivoiser ce que je ressentais. J'avais besoin de continuer à sentir les plats espagnols que ma mère cuisinait, de retrouver ses gestes à travers la *tortilla* ou les *croquetas* qu'elle adorait me préparer... Sentir ces odeurs sur le plateau, entendre à nouveau l'espagnol autour de moi, était une manière de panser mes plaies, de transformer ma douleur. Et puis, *Rue Malaga* est le premier long métrage que je tourne à Tanger. C'est bien sûr la ville où je suis née et où j'ai passé ma jeunesse, mais c'est surtout ma mère pour moi. Chaque coin de rue me rappelle un souvenir. D'une

certaine façon, en choisissant Tanger comme cadre, je me suis imposée, inconsciemment, de faire face à son absence. Je pense que sans cela, je n'aurais pas eu le courage de continuer à aimer cette ville que j'aime si profondément.

Comment s'est passée la collaboration avec Nabil Ayouch à ce niveau-là ?

Nabil a toujours été là pour moi, comme un roc. Nous avons l'habitude de nous accompagner mutuellement dans l'écriture, mais cette fois c'était différent. Il savait mieux que quiconque à quel point il était vital pour moi de raconter cette histoire, de donner forme à ce que je ressentais. Il connaissait et aimait ma mère, et il savait à quel point le lien qui nous unissait était puissant. Sentir qu'il était là, avoir sa sensibilité et son regard sur le scénario, et plus encore, dans ce film tellement intime et particulier, était si précieux... Qu'en tant que producteur, il comprenne et me permette de faire le film que je voulais, c'était beau.

Un processus où se mêlent les souvenirs de votre mère et de votre grand-mère, et qui révèle une généalogie à la fois très féminine et très espagnole...

C'est vrai, et c'est la raison pour laquelle j'ai dédié le film à ma grand-mère espagnole, Juana. Cette partie de mon identité vient d'elle : pour moi, *Rue Malaga* est aussi un film sur la transmission.

Ma grand-mère est arrivée très jeune au Maroc, à l'époque du protectorat espagnol, et c'est à Tanger qu'elle a fait sa vie. Elle s'est mariée deux fois : d'abord avec un Espagnol avec qui elle a eu trois enfants, puis avec un Marocain avec qui elle a eu trois autres enfants, dont ma mère, Malika. J'étais très proche d'elle. Quand je suis née, elle vivait déjà chez mes parents.

La rue Malaga, qui donne son titre au film (*Calle Malaga* en espagnol), relève-t-elle de la réalité, de la fiction, ou d'un peu des deux comme Maria Angeles ?

Elle a réellement existé et elle existe toujours d'ailleurs. C'est là que se situait l'appartement de ma grand-mère, là même où ma mère a grandi. Je me suis rendue sur place après son décès, cherchant, je pense, à me rapprocher d'une partie de sa vie dont je n'avais pas été témoin. Plus tard, je me suis même demandé si ça ne pourrait pas être le décor naturel du film. Mais des immeubles barrent désormais sa vue. Je me suis rendu compte qu'il ne correspondait plus à l'appartement dont j'avais tant entendu parler dans ma jeunesse... Toutefois, j'ai tenu à rendre hommage à cette rue Malaga. Sur place, la plaque de la « Calle Malaga » est encore écrite en trois langues. En arabe, en espagnol et en français. Elle apparaît très tôt dans le film et localise d'emblée le récit. En réalité, j'ai tourné dans une autre rue, la rue d'Italie. C'est une rue magni-



fique qui monte vers la kasbah, pleine de vie et de petits commerces, où l'on ressent très fort le passé et le présent, la modernité et la tradition, le mélange des cultures qui a toujours fait battre le cœur de Tanger... Quelque chose de très vrai et d'authentique s'en échappe.

Tanger, ville-monde, n'est-elle pas l'autre grande héroïne de *Rue Malaga* ?

Je dirais même que ce film est une lettre d'amour à Tanger. C'est définitivement une ville à part. Une ville internationale qui, à une époque, a vu débarquer des gens du monde entier fuyant la rigidité de certains pays... Une ville de liberté et de création. Beaucoup d'artistes se sont ainsi mélangés à

la population locale. C'était aussi un nid d'espions, avant, pendant et même après la Seconde Guerre mondiale... Je n'ai pas connu tout cela, bien sûr, mais l'empreinte de cette ville perdure, se mêlant au fantasme. Et puis la ville est située à seulement 14 km de l'Espagne. Les Tangérois de souche, surtout les anciennes générations, parlent tous espagnol. Les choses ont peut-être un peu changé avec l'industrialisation de la ville, l'exode vers Tanger depuis d'autres villes et campagnes, ou même avec l'arrivée de la parabole qui a permis aux gens de regarder autre chose que la télévision espagnole. Quoi qu'il en soit, la majorité des jeunes Tangérois d'aujourd'hui continue à parler plus facilement espagnol que français, par exemple...

Par-delà son cadre, votre film est un hymne à la tolérance à tous les niveaux. Ainsi, en choisissant pour héroïne une femme de presque 80 ans, et en la filmant au plus près, vous vous attaquez à l'un des grands tabous de nos sociétés actuelles : celui de la vieillesse...

J'ai voulu raconter une autre vieillesse. Celle qui peut aussi être débordante de vie et échapper aux carcans qu'on essaie souvent de lui imposer. À travers Maria Angeles, j'ai souhaité questionner le regard de la société sur le vieillissement, les attentes et les idées reçues qui en découlent, ainsi que les cadres dans lesquels on cherche souvent à enfermer les personnes d'un certain âge. Et j'ai voulu que Maria Angeles fasse sauter ces verrous. En effet, je me suis souvent interrogée sur le décalage qui peut exister entre notre moi profond, dont l'étincelle ne s'éteint pas forcément avec l'âge, et notre corps vieillissant. Comment concilier les deux quand la société nous renvoie trop souvent à une image qui ne nous correspond pas ? Je pense que la vieillesse est belle. Et que c'est un luxe de vieillir, une chance : chaque ride qui se creuse sur notre visage est une consécration de la vie que nous avons eu le droit de savourer, avec son lot de joies et de souffrances. C'est pour cette raison que j'ai voulu célébrer la vie à travers cette femme. Et célébrer la vie, c'est aussi célébrer l'amour. Un amour qui est trop souvent perçu comme étant à la limite du respectable à un âge avancé. Comme si, une fois la vieillesse atteinte, on n'avait plus le droit de désirer, plus le droit d'aimer, en tout cas plus de la même manière. Comme si, avec la vieillesse, la sexualité devenait une chose vicieuse et malsaine qu'il fallait étouffer. Je pense qu'il existe un véritable tabou autour de la sexualité chez les personnes âgées. Cela me heurte et m'afflige. Dans mon film, Maria Angeles redécouvre sa sexualité à un âge avancé et en jouit. Cette redécouverte est aussi belle que naturelle.

Non seulement vous mettez au premier plan des personnages souvent invisibilisés, mais vous les associez au plaisir, à la beauté, à la vie... ?

J'ai eu envie de sublimer la vieillesse, c'est-à-dire non seulement de la montrer, mais de la rendre belle. D'autant que ces corps vieillissants sont peu montrés au cinéma en effet, en particulier ceux des femmes. Or je pense qu'il est important que des personnages comme elle existent à l'écran. Oui, il est important qu'ils nous mettent face à des questionnements auxquels nous ne cherchons pas toujours à nous confronter, qu'ils nous invitent à porter un regard plus nuancé là où, parfois, nous restons dans une simplicité qui nous circonscrit et limite notre capacité à voir véritablement l'autre. Ce regard formaté et dénigrant sur la vieillesse élimine toute diversité. Pourtant, deux personnes du même âge peuvent vieillir différemment. On doit pouvoir être libre de vieillir comme on le souhaite et comme on le peut. J'ai donc voulu m'approcher de plus en plus près de Maria Angeles, au fur et à mesure que le film avançait. Il s'agissait de trouver la bonne distance, avec Virginie Surdej, la directrice de la photographie, pour faire vivre les peaux, les rides et les traces de la vie sur les corps et les visages, tout en conservant véracité et naturel, et cela sans jamais être intrusif.

Autre stéréotype déconstruit dans *Rue Malaga*, celui de la maternité : Maria est une mère bienveillante et aimante avec sa fille, mais elle n'est pas sacrificielle pour autant. Elle va même à rebours de ce que la société attend d'elle, sans remord ni culpabilité...

Cette idée de la mère sacrificielle, celle selon laquelle la vie des parents serait dédiée à leurs enfants, est très ancrée dans la culture. D'ailleurs, Maria Angeles n'est pas une rebelle d'emblée, même si c'est une femme de caractère. Au début,



elle accepte de vendre son appartement malgré elle, par amour, car elle se sent obligée d'aider sa fille Clara, qui a pourtant 45 ans. Et Clara trouve cela normal, comme si la vie de sa mère était derrière elle, même si elle fait ce choix dans la douleur. En fait, elle ne connaît plus vraiment sa mère ni sa réalité, obnubilée par son quotidien et ses propres problèmes. Reste qu'en perdant ce qu'elle a de plus cher, et en essayant de s'y faire, Maria Angeles prend conscience qu'elle est encore en vie. Et c'est alors que son chemin de reconquête commence. C'est une sorte de renaissance... Pour moi, la vie est une renaissance constante. Tant qu'on a un cœur qui bat et qui ressent, on peut renaître constamment à la vie.

Une renaissance qui passe aussi par les lieux qui scandent votre récit ? Ils structurent le chemine-

ment de votre héroïne et sont très frappants visuellement. Commençons par son appartement, rempli d'objets et pourtant très vivant...

Maria Angeles éprouve un attachement viscéral pour sa maison. Elle fait partie intégrante de son identité et est un personnage à part entière de l'histoire. Ce lieu, ces murs ont été témoins de sa vie, tout comme les objets qui le meublent et qui sont remplis de sens et de souvenirs. Des objets de toute une vie... Tels un ancrage, une mémoire, un symbole à travers lesquels Maria se définit. Ces objets, comme la chaise à bascule ou le tourne-disque, lui sont essentiels. Aussi, lorsque l'appartement est mis en vente et que sa fille revend ces meubles et ces objets à un brocanteur, elle se sent amputée. Récupérer ces objets fait partie du processus de reprise de sa vie, de sa reconstruction.



Le cimetière où reposent son mari et certaines de ses amies, qu'elle visite régulièrement, joue également un rôle important...

Comme mon héroïne, j'aime passer du temps dans les cimetières. Ce sont des endroits que je trouve paisibles, voire apaisants. Le cimetière du film, qui est le cimetière chrétien de Tanger où ma grand-mère est enterrée, est un lieu qui me touche beaucoup. Ces tombes oubliées, laissées à l'abandon, sont les témoins d'une époque révolue. Il raconte notamment l'histoire de cette communauté espagnole de Tanger qui a peu à peu disparu. Avec le départ des enfants, de génération en génération, ce lieu et ces tombes tombent en ruines... Personne ne vient plus leur rendre visite ni s'en occuper. Mais Maria Angeles continue d'y aller pour garder vivant le lien, la mémoire. Elle se rend sur la tombe de ses amies, de son mari, mais aussi sur celles de personnes qu'elle ne connaît pas. Elle est en paix avec la mort, en harmonie avec ce lieu. Pour moi, ce cimetière est aussi un lieu de vie. De ces tombes éventrées, on voit souvent surgir des plantes sauvages, belles et insouciantes, comme si la vie reprenait toujours, faisant un avec la mort.

Quant au couvent, où Maria Angeles retrouve sa copine religieuse qui a fait vœu de silence, il ajoute une touche d'humour totalement inattendue !

J'avais besoin, inconsciemment, de rire entre les larmes en écrivant cette histoire, car l'écriture a aussi été un moment très dur émotionnellement pour moi. Les instants d'humour se sont imposés à moi, ils n'ont jamais été réfléchis. En ce qui concerne Josépha, l'amie religieuse de Maria Angeles, c'est assez particulier... Petite, j'étais touchée et interpellée par ces bonnes sœurs de Tanger qui avaient fait vœu de silence et que je connaissais par le biais de ma grand-mère. Josépha a donc pris forme naturellement, sans que je

me le formule. Elle est la dernière amie vivante de Maria Angeles. Elle est là pour elle, l'écoute, partage ce qu'elle ressent, car elle la connaît bien... Elle vit des choses à travers elle, aussi. Elles n'ont pas forcément besoin de se parler, car elles se connaissent depuis l'enfance. Et puis, Maria Angeles est catholique, comme l'était ma grand-mère. Sa foi fait aussi partie de ce qu'elle est.

La question du lien n'est-elle pas la question centrale du film, au fond ?

Elle est en effet au cœur du film. J'ai grandi en voyant des amies de ma grand-mère, qui faisaient partie de cette grande communauté espagnole, essayer de tenir bon dans la vieillesse, de résister quand elles le pouvaient, souvent face à l'incompréhension de leurs enfants qui partaient s'installer en Espagne et voulaient les emmener avec eux. Des enfants qui ne semblaient pas comprendre la force de ce lien indéfectible... J'ai vu des hommes et des femmes prêts à tout pour vivre le reste de leurs jours sur la terre où ils se sentaient enracinés. Cet attachement viscéral m'a toujours profondément touchée. J'ai ressenti le besoin d'explorer ce sentiment d'appartenance si puissant et si beau, et le personnage de Maria-Angeles l'a cristallisé. C'est un lien profond, riche de tous ses mélanges. C'est un ancrage qui ne se définit pas par une seule chose. Maria Angeles reste espagnole tout en étant marocaine. Pour Clara, le lien est différent...

Il y a aussi ce lien au corps... Parlez-nous de ces scènes sensuelles, que vous filmez en douceur mais sans fausse pudeur. Elles font apparaître une Maria nouvelle, transformée, plus confiante...

Oui, c'est une femme qui redécouvre justement le lien à son corps, à sa sexualité et au plaisir. Elle va vivre des choses physiquement qu'elle n'avait jamais vécues auparavant. Elle va jouir, prendre





conscience de sa capacité à ressentir du plaisir... Elle est encore plus libre qu'elle ne l'avait été auparavant dans son rapport à elle-même et à son corps. Elle fait le choix de laisser entrer Abslam dans sa vie, elle prend les devants, le déshabille, se met à nu physiquement et émotionnellement dans ces scènes. Pour moi, elle fait le choix de la vérité, car elle n'est plus dans le paraître, elle n'a plus le temps. Elle n'a pas peur de se montrer dans la « beauté » de sa vieillesse. Sa vieillesse est une force.

Le bar qu'elle improvise dans son appartement les soirs de match n'est-il pas l'ultime étape de son émancipation et la transgression suprême de votre film ? Une femme, hispano-marocaine, d'un certain âge, qui reçoit des hommes chez elle et

leur vend de la bière dans une ambiance festive : tous les voyants sont au rouge a priori !

On est complètement dans la transgression, en effet. Mais c'est aussi l'impasse dans laquelle se retrouve Maria Angeles, après la mise en vente de son appartement, qui va la pousser à trouver des solutions. C'est grâce à cela, et à sa capacité à transformer ce que la vie lui met sous le nez, qu'elle change le cours de son histoire. Ainsi, elle monte son affaire sans se soucier du qu'en-dira-t-on. Elle assume, n'a pas peur, et ses ressources sont démultipliées grâce à sa force de caractère. Elle se permet de faire des choses qu'elle n'a jamais faites. Et finalement, grâce à ce bar improvisé, elle s'ouvre davantage à son quartier, créant de nouveaux liens avec les gens. Au fond, c'est la

première fois qu'elle ouvre vraiment sa maison. Elle fait entrer la ville et la vie chez elle comme jamais auparavant. Elle se nourrit elle aussi de cette énergie, vibre avec, est dans l'échange et la générosité...

Est-ce un hasard si le rouge, justement, est la couleur dominante de votre film, dans ses costumes comme dans ses décors ?

C'est toujours très visuel quand j'écris. Et là, le rouge a traversé l'écriture en filigrane dès le début, sans que je sache pourquoi. Je pense que c'est à cause de sa puissance. Le rouge est la couleur du sang : violente, mais belle et forte. J'ai toujours imaginé quelque chose de très coloré, de très fleuri, de très vivant pour Maria Angeles, mais il y avait

toujours cette touche de rouge qui revenait à un moment ou à un autre. C'est une femme vibrante, un personnage haut en couleurs dès le début. Je dois dire aussi que ma mère aimait beaucoup les fleurs, les géraniums rouges, les roses... Rien n'est anodin quand on écrit. Cela étant, j'ai toujours été très impliquée dans le travail des costumes et des décors de mes films. C'est essentiel pour moi, et j'y prends beaucoup de plaisir. Pour en revenir au rouge, le hasard a fait que Carmen Maura aime cette couleur. Elle a même pu porter l'une de ses propres vestes dans le film.

Carmen Maura, précisément, porte le film de bout en bout ! Elle est d'une telle justesse, et d'une telle bravoure aussi dans le rôle de Maria Angeles, qu'on a l'impression que ce rôle a été écrit pour elle...

Le rôle n'a pas été écrit pour elle, mais elle est littéralement tombée amoureuse du personnage quand elle a lu le scénario. Un véritable coup de foudre, m'a-t-elle confié. Je pense que Maria Angeles est assez proche d'elle : elles ont cette même joie de vivre, cette vitalité, cette puissance. Ça n'est pas simple, pourtant, de se laisser filmer au plus près et d'accepter de se voir – et qu'on la voit - avec les marques de la vie. Mais mes scénarios sont très écrits et très visuels : elle n'a pas eu de surprise. Reste que c'est une première, pour elle, de se mettre totalement à nu physiquement face à une caméra. On en a beaucoup parlé avant, du sens que je donnais à cette scène, de la manière dont je voulais la filmer... Elle a compris que je ne filmais pas ces corps nus juste pour les montrer, mais qu'il y avait un vrai désir de vérité, une vérité que je voulais sublimer et célébrer. En effet,

une mise à nu à près de 80 ans, où l'on fait le choix de montrer son corps vieillissant, sans le cacher, c'est bien plus qu'enlever des vêtements... Et c'est sans doute cet aspect revendicatif qui lui a permis d'aller jusqu'au bout, car Carmen est une femme de caractère. Je trouve cela très beau et très courageux de sa part.

Expliquez-nous, pour finir, le choix de cette chanson – *Toda una Vida* – que fredonne Maria Angeles/Carmen et qui revient en boucle dans votre film...

J'ai découvert cette chanson grâce à ma grand-mère. Maria Dolores Pradera, son interprète, était une très grande dame de la chanson espagnole, une « maestra ». Quand j'ai découvert cette artiste, petite fille, elle était déjà âgée. C'était une femme au charisme indéniable, à la force tranquille, à la voix profonde et puissante. Elle m'a marquée. J'ai écouté cette chanson à différents moments de ma vie. Puis, alors que j'écrivais mon scénario, je ne sais pas pourquoi, les paroles ont résonné à nouveau en moi, comme un souvenir lointain. J'ai ressenti le besoin de la réécouter, après au moins 25 ans. Et presque à mon insu, elle est restée dans ma tête, trouvant naturellement sa place dans l'histoire. Sans doute parce que les paroles sont très proches du film et de Maria Angeles : « *Toda una Vida* », toute une vie, c'est ce que Maria Angeles doit abandonner... En même temps, la chanson parle d'un amour inconditionnel qui se vit aussi dans le désespoir et la douleur. Pour moi, ces paroles racontent l'amour de Maria Angeles pour sa maison, sa ville, mais aussi sa relation complexe avec sa fille. Toute une vie.

Maryam Touzani

Biographie

Maryam Touzani est née à Tanger et y a passé son enfance avant de poursuivre des études de journalisme à Londres. Passionnée par l'écriture, elle est revenue au Maroc après l'obtention de son diplôme et a travaillé comme journaliste spécialisée dans le cinéma du Maghreb. Elle a rapidement ressenti le besoin de s'exprimer à travers ses propres films.

En 2012, elle écrit et réalise *Quand ils dorment*, son premier court métrage de fiction. Elle enchaîne en 2015 avec *Aya va à la plage*. La même année, elle acquiert une expérience supplémentaire en travaillant sur le film acclamé par la critique *Much Loved* (2015), réalisé par Nabil Ayouch. Elle contribue au développement du scénario et participe à différents aspects de la production. Peu après, elle coécrit le long métrage *Razzia d'Ayouch*, dans lequel elle interprète également l'un des rôles principaux, se retrouvant pour la première fois devant la caméra.

Le premier long métrage de Maryam Touzani, *Adam*, a été présenté en avant-première mondiale au Festival de Cannes dans la section Un Certain Regard. Le film a ensuite été sélectionné dans des festivals prestigieux tels que le Festival international du film de Toronto, a remporté plus de 30 prix et a été vendu dans plus de 20 pays. En 2019, Maryam Touzani devient membre de l'Academy of Motion Picture Arts and Sciences. La même année, *Adam* est choisi comme candidat officiel du Maroc aux Oscars.

En 2022, Touzani écrit et réalise *Le Bleu du Caftan*, sélectionné au Festival de Cannes dans la section Un Certain Regard et lauréat du Prix FIPRESCI de la critique internationale. Représentant le Maroc aux Oscars, il devient le premier film marocain à figurer sur la shortlist de la catégorie Meilleur film international. Ayant remporté plus de 60 prix à travers le monde, il a été distribué dans plus de 30 pays et a réalisé le plus grand succès du box-office à l'étranger pour un film marocain, avec plus de 500 000 entrées.

En 2023, Maryam Touzani fait partie du jury de la Compétition officielle du Festival de Cannes.

Son dernier film, *Rue Malaga*, avec Carmen Maura, intègre la sélection du festival de Venise - où il gagne le Prix du Public - et fait sa première américaine au festival de Toronto. Il représente également le Maroc aux Oscars et sortira en France le 25 février 2026.



@Lorenzo Salemi

Maryam Touzani

Filmographie

2025 **RUE MALAGA**

(Scénario en collaboration avec Nabil Ayouch - Réalisation)

Long-métrage de fiction

Avec Carmen Maura, Marta Etura, Ahmed Boulane

Sélection officielle Mostra Venise 2025 - *Prix du public*

Toronto International Film Festival

Mill Valley Film Festival - *Prix du public*

Denver Film Festival - *Prix du public*

Festival international du film de Mar del Plata - *Prix du meilleur film, Prix de la meilleure actrice, Prix du public*

Représentant du Maroc aux Oscars

2022 **LE BLEU DU CAFTAN**

(Scénario en collaboration avec Nabil Ayouch - Réalisation)

Long-métrage de fiction

Avec Lubna Azabal, Saleh Bakri, Ayoub Missiou

Sélection officielle Festival de Cannes 2022 - *Un Certain Regard*

Prix FIPRESCI de la critique internationale

Shortlist - Oscars du Meilleur Film Étranger

2019 **ADAM**

(Scénario en collaboration avec Nabil Ayouch - Réalisation)

Long-métrage de fiction

Avec Nisrin Erradi, Lubna Azabal, Douaa Belkhaouda, Aziz Hattab et Hasna Tamtaoui

Sélection officielle Festival de Cannes 2022 - *Un Certain Regard*

2018 **RAZZIA DE NABIL AYOUCHE**

(Co-scénariste – Actrice)

Long-métrage de fiction, réalisé par Nabil Ayouch

Avec Abdellah Rachid, Maryam Touzani, Amine Ennaji

2015 **AYA VA A LA PLAGE**

(Scénario – Réalisation)

Court-métrage de fiction

Avec Nouhaila Ben Moumou, Fatima Harrandi (Raouya), Badiaa Aziz

2012 **QUAND ILS DORMENT**

(Scénario – Réalisation)

Liste artistique

Maria Angeles **Carmen MAURA**

Clara **Marta ETURA**

Abslam **Ahmed BOULANE**

Josépha **Maria Alfonsa ROSSO**

Soukaina **La IMÈN**

Liste technique

Réalisatrice	Maryam TOUZANI
Scénario	Maryam TOUZANI, en collaboration avec Nabil AYOUCH
Producteur	Nabil AYOUCH
Co-producteurs	Amine BENJELLOUN, Jean-Remi DUCOURTOUX, Simón DE SANTIAGO, Fred BURLE, Sebastian SCHELENZ
Cheffe opératrice	Virginie SURDEJ
Cheffe monteuse	Teresa FONT
Compositrice	Freya ARDE
1 ^{ère} assistante réalisatrice	Christele ANGELLO
Scriptes	Leenda MAMOSA et Yuri BERINGOLA
Ingénieur du son	Nassim EL MOUNABBIH
Chefs costumiers	Frédéric DENIS, Rym EL HACHIMI
Cheffe maquilleuse	Romaya (Pato) GONZALEZ
Cheffe décoratrice (Belgique)	Eve MARTIN
Chef décorateur (Maroc)	Samir ISSOUM
Chef électricien	Daniel PAUSELIUS
Chef machiniste	Hassan CHRIJ
Directeur.ices de casting	Said M'NIOULI, Eva LEIRA, Yolanda SERRANO
Directrice de production	Fadila TAH
Régisseur général	Amine LAMKEALEL
Perchman	Reda RAISSI
Directeur de post-production	Said RADI
Mixeur	Samuel AICHOUN
Etalonnage	Laurent NAVARRI